

De l'admiration béate à l'ignorance

Visiteurs ou écrivains, les Anglais ont très tôt mythifié une Suisse édénique. Leur fascination pour des Helvètes épris comme eux de liberté et de pragmatisme a récemment viré à une forme d'indifférence

Patrick Vincent*

En été 1814, Stratford Canning, un des plus brillants diplomates au service de Sa Majesté, fut envoyé à Zurich pour surveiller l'élaboration d'une nouvelle constitution et pour défendre la neutralité de la Suisse au Congrès de Vienne. Dans une lettre à un ami, il l'encourage à enfile ses éperons, à monter à bord de son yacht et à emprunter le plus court chemin pour venir le retrouver dans «ce délicieux pays». On y trouve, écrit-il, «les montagnes les plus belles - les collines les plus vertes - les plaines les plus fertiles - les maisonnettes les mieux rangées - les meilleures auberges - les cours d'eau les plus limpides». Puis il rajoute: «Le peuple y est excessivement bon.»

Ce portrait d'une Suisse édénique s'oppose à celui, dressé quelques années plus tard par un autre célèbre milord qui, selon Sir Arnold Lunn, avait joué en 1805 contre Canning dans le premier match de cricket entre Eton et Harrow. Byron écrit à son ami Thomas Moore en 1821: «La Suisse est

«La Suisse est une maudite nation de brutes, égoïstes et stupides, nichée dans la plus romantique région de la terre»

une maudite nation de brutes, égoïstes et stupides, nichée dans la plus romantique région de la terre. Je n'ai jamais pu en supporter les habitants, et encore moins leurs visiteurs anglais.»

Les deux points de vue, le premier issu d'un Tory, l'autre d'un Whig libéral, résument bien l'attitude des milliers de visiteurs anglais envers notre pays au XIXe siècle. Tous s'accordent à dire que le paysage est magnifique. Les opinions quant aux autochtones sont beaucoup plus contrastées, vacillant entre une idéalisation romantique du mythe helvétique et le désenchantement d'y trouver ce mythe largement réel.

Les Anglais ont bien évidemment participé à la mythification de la Suisse. Si l'intérêt que porte la Grande-Bretagne à notre petit pays demeure principalement stratégique, il est aussi justifié par l'affirmation de valeurs partagées telles que l'amour de la liberté, la rectitude morale ou encore le pragmatisme. John Wraight, ambassadeur à Berne de 1973 à 1976, parle même d'une «relation unique». Mais dans la bienveillance des Britanniques on discerne un brin d'autosatisfaction: la Suisse mythifiée reflète l'idéologie libérale et protestante qui est particulièrement chère à la classe patricienne britannique.

Un des représentants de cette classe, le journaliste et politicien whig Joseph Addison, écrit en 1702 que «le souci de la Grande-Bretagne est de surveiller le destin de l'Europe, et de garder en équilibre chaque Etat qui s'affronte». C'est ainsi que la Grande-Bretagne envoie régulièrement des représentants auprès des Confédérés et de Genève depuis le XVIIIe siècle pour lutter contre l'hégémonie française. Berne n'est pas toujours une sinécure. William Wickham, se retrouvant en poste en pleine Révolution française, reçoit l'ordre de convaincre la Diète de sortir de sa neutralité et de se joindre à la coalition, de créer un réseau d'espionnage et de recruter des

Peel est expédié en Suisse pour cette fois-ci défendre notre neutralité et pour contrecarrer toute ingérence étrangère. Il en est de même lors de l'Affaire de Neuchâtel en 1856 et en 1857.

Addison note dans le même essai «la paix profonde et la tranquillité qui règnent en Suisse»,

dues selon lui à «la nature de son peuple, et à la constitution de son gouvernement». Le Suisse a un tempérament «flegmatique» qui modère tout excès de zèle de la part de ces concitoyens. (Le Bernois Bêat de Muralt fera la même remarque en 1728, mais à propos des Anglais, une nation selon lui

marquée par le bon sens plutôt que par l'esprit français.) Les particularismes du système politique suisse, empreints à la fois d'un esprit de conservatisme et de progrès, fascinent de nombreux observateurs anglais, en particulier ceux qui craignent un passage trop brutal en Grande-Bretagne

d'une oligarchie à une véritable démocratie. Arnold Lunn, par exemple, appelle la démocratie helvétique «la démocratie tory dont Disraeli [premier ministre conservateur entre 1868 et 1880] a toujours rêvé, mais qu'il n'a jamais réalisée».

Oliver Cromwell, William Pitt,

Lord Palmerston, et Winston Churchill loueront tous les vertus partagées de la Suisse et de la Grande-Bretagne, en particulier cet esprit de liberté et de pragmatisme. La reine Elisabeth II en visite officielle en 1980 compare le serment du Grütli à la Magna Carta. De manière plus significative, Churchill déclare, dans un message de 1944 à son secrétaire aux Affaires étrangères Anthony Eden, que «de tous les pays neutres, la Suisse a le plus grand droit à la distinction [...] Elle a été un Etat démocrate, emblématique de la liberté par la défense armée dans ses montagnes; et dans la pensée, malgré la race, elle a été largement de nos côtés.»

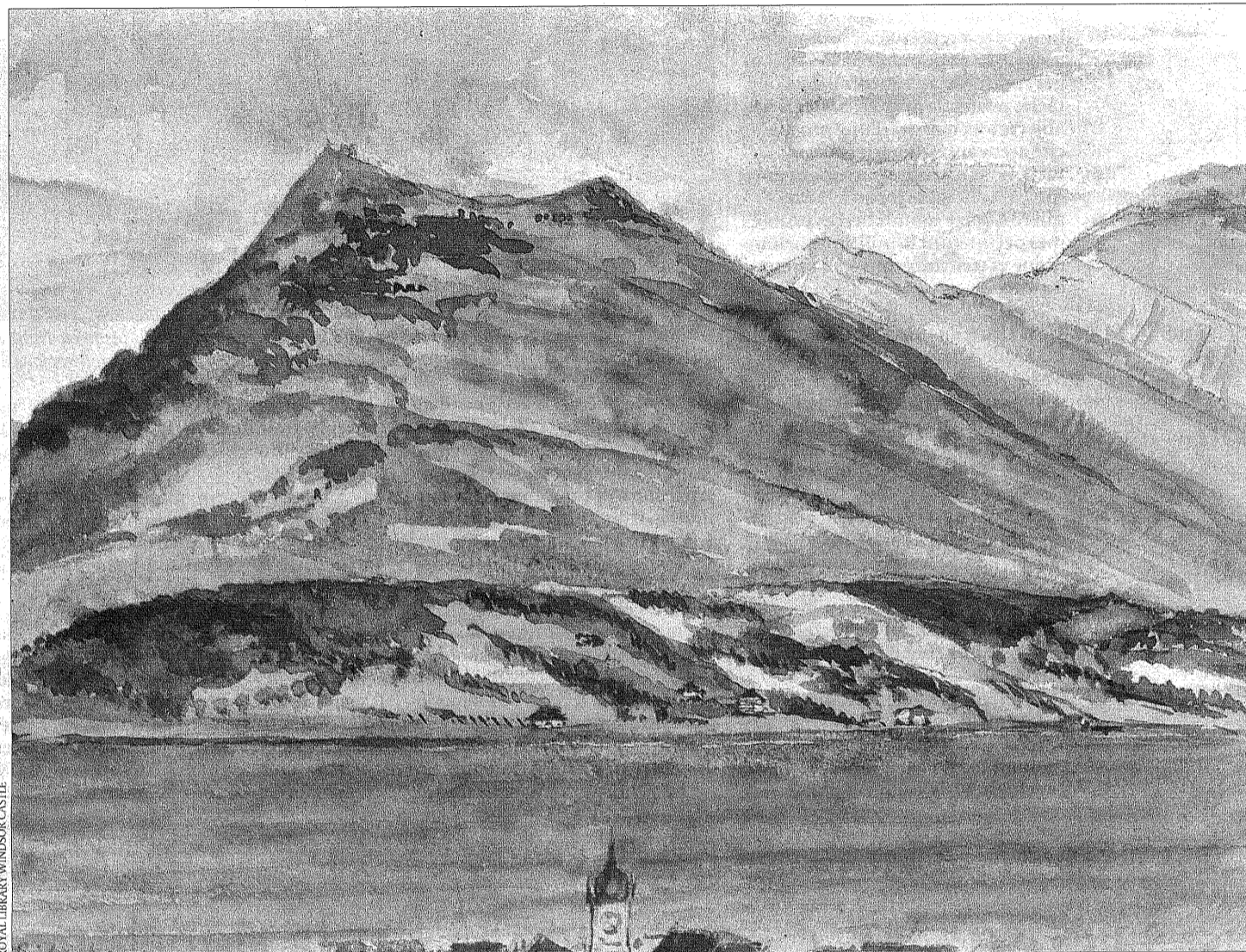
Cette dernière remarque indique des différences de fond entre la Grande-Bretagne et la Suisse qui deviendront de plus en plus difficiles à esquiver au XXe siècle. La visite privée de la reine Victoria au Rigi le 27 août 1868 marque en quelque sorte l'apogée des relations entre les deux nations. Tandis que la course aux sommets bat son plein, les plus belles pages en anglais sur la Suisse (Wordsworth, Byron, Ruskin) ont déjà été écrites,

«De tous les pays neutres, la Suisse a le plus grand droit à la distinction»

les plus beaux tableaux peints (Pars, Cozens, Turner). La fascination qu'ont exercée les Alpes sur John Ruskin, l'homme de génie victorien, est avant tout élégiaque, et son opinion des Suisses, inspirée de Guillaume Tell et des récits de Jeremias Gotthelf, s'amenteuse d'année en année: «Je suis convaincu que chaque franc dépensé dans les Alpes a plus ou moins tendance à saper toute la grandeur particulière qui puisse exister dans le caractère suisse.»

En 1900, la Suisse compte plus de 60 lieux de culte appartenant à l'Eglise anglicane et 12 consulats britanniques. En même temps, elle se rapproche de l'Allemagne à cause de la guerre des Boers, menant comme l'a noté l'historien Neville Wylie à un refroidissement diplomatique avec la Grande Bretagne qui entraînera une plus grande méfiance vis-à-vis de notre neutralité. Cette neutralité, obtenue grâce aux bons offices d'un Britannique, finira par nuire aux relations entre la Suisse et la Grande-Bretagne, nous isolant des grandes préoccupations morales et conférant un aspect d'irréalité qui sera vivement critiqué par des auteurs tels que D.H. Lawrence ou Graham Greene.

Si certaines traditions unissant nos deux pays perdurent, par exemple la fameuse course de ski interparlementaire à Davos, la génération britannique actuelle, élevée sans avoir lu les récits de Tell, de la Famille Robinson ou même de Heidi, a tendance à mal connaître la Suisse ou, pis encore, à ne pas vouloir la connaître. Cela nous rappelle ce que Bêat de Muralt a dit de ces perfides Albions dans ses *Lettres sur les Anglais*: «Ils ont une forte prétention pour l'excellence de leur nation [...] ils ne se soucient pas fort de nous, quand ils ne nous connaissent pas, et lorsqu'ils nous connaissent, ils nous font sentir quelquefois qu'ils s'estiment plus que nous.»



Le Rigi peint par la reine Victoria. Les paysages alpins mille fois rêvés ont ébloui Sa Majesté lors de son séjour privé en Suisse, l'été 1868.

Victoria et le désir de Suisse

La reine se rend à Lucerne en 1868 pour passer son deuil et oublier ses tracas politiques

Le 7 août 1868, la reine Victoria s'installe à la pension Wallis, à une demi-heure de mulet de Lucerne, dans une grande bâtisse bourgeoise au flanc du Gutsch. Elle réalise un rêve de plusieurs années: se mettre dans les pas de son défunt mari, venu en Suisse de son vivant et intarissable sur ses merveilles. Son deuil est pénible. Sept ans après la séparation, le chagrin lui rend son métier de reine insupportable. Londres l'étouffe. Elle quitte fréquemment la capitale pour se réfugier dans son château en Ecosse. A 49 ans, mère de neuf enfants, elle règne sur près d'un quart de la population mondiale. Sans Albert, elle ne vient pas à bout de ses obligations. Ses sujets se plaignent de ses absences répétées. Mais il lui faut de l'air, du temps, des vacances.

Un séjour longuement mûri

En août 1865 déjà, elle a évoqué le besoin de «passer quatre semaines dans un endroit complètement calme en Suisse». En 1867, le projet a pris forme secrètement. Un gîte idéal a été trouvé, confortable et discret, propriété d'un lithographe anglais reconverti dans l'hôtellerie.

Mais 1867 est une année tumultueuse. Les cabinets se succèdent, les libéraux font la vie dure aux conservateurs, la perspective des élections générales laisse planer l'incer-

nuité du royaume. Elle n'en planifie pas moins son voyage en Suisse, appuyée par son médecin, dans l'angoisse d'avoir à l'annuler au dernier moment.

En toute discrétion

Victoria se sent rassurée en février 1868 lorsque Benjamin Disraeli, un homme politique en qui elle a toute confiance, prend le poste de premier ministre. Son voyage en Suisse est peut-être sauvé. Les débats au parlement sont violents entre Disraeli et Gladstone, le chef de l'opposition libérale, que la reine n'aime pas: «Il s'adresse toujours à moi comme si j'étais un public de meeting!» En mars, son fils est blessé dans un attentat en Australie. En avril, une expédition militaire est lancée pour libérer les otages britanniques détenus par le roi d'Abyssinie. Pire, en mai, tandis qu'elle s'est une fois échappée en Ecosse, un député évoque publiquement son abdication. L'opprobre s'abat sur l'insolent mais Victoria est choquée. «Sans doute veulent-ils que la Reine soit toujours à Londres à leur convenance, écrit-elle à Disraeli, mais elle ne peut pas. Sa bonne apparence est trompeuse, personne ne peut savoir combien elle souffre.»

A travers tous ces événements, Victoria suit les préparatifs secrets de son voyage. La Suisse, la Suisse à tout prix. Le plus grand défi est la

reine se déplacera sous le nom de comtesse de Kent. Il lui est impossible de s'absenter un mois anonymement, mais elle fait savoir à tous les protocoles qu'elle sera «incognito», c'est-à-dire dépourvue des attributs royaux auxquels les Etats se doivent de rendre cérémonie. Napoléon III prêtera son train personnel pour la traversée de la France mais ne viendra pas saluer la reine à Paris. Le Conseil fédéral, le Conseil d'Etat lucernois, les autorités municipales seront avertis de sa venue mais se tiendront loin d'elle. Le public lui-même, informé et dévoré de curiosité, gardera une distance polie. Le *Times* du 7 août le prie de bien se tenir.

Et la voici enfin, cette comtesse de Kent, accompagnée de trois de ses enfants, d'un personnel réduit à une quinzaine de personnes, munie de ses équipages, de son propre lit et de son service à thé, à la fenêtre de la pension Wallis, devant le paysage mille fois rêvé. Comme tous les Anglais qui se pressent ces années-là en Suisse, elle n'en revient pas: «Je n'arrivais pas à croire que c'était réel», écrit-elle. Ce soir-là, elle est même gratifiée d'un splendide coucher de soleil: «L'ensemble était illuminé par ce qui s'appelle ici «Alpengluthen». C'était glorieux et la soirée était fraîche. Après le dîner, nous nous sommes assis dehors pour regarder la ville.»

Le séjour dure quatre semaines.

la Furka. Elle marche sur le glacier du Rhône. Elle s'extasie, note les détails et tous les noms. Elle tient sa correspondance, elle peint, elle explore. Elle monte au Rigi, au Pilatus, se promène sur le lac des Quatre-Cantons et tout au long de l'Axenstrasse. Elle est la première femme à mettre le pied au sanctuaire de l'abbaye bénédictine d'Engelberg. Elle est en famille, en paix, heureuse. Les promesses de la Suisse sont tenues.

Une rupture féconde

Le 11 septembre, Victoria rentre à Londres. En novembre, les libéraux gagnent les élections, Gladstone est premier ministre. La reine est horrifiée à l'idée de devoir saluer chacun des membres du nouveau cabinet, pas tous monarchistes. Le métier recommence à l'accabler. Mais, comme écrit Peter Arengo-Jones*, «cette première rupture dans sa vie a provoqué un changement. Elle émergeait maintenant des profondeurs de son deuil. Que ces semaines paisibles et stimulantes aient été ou pas à l'origine de sa réconciliation avec son destin qui devait encore lui offrir trente années de gloire, elles ont en tout cas provoqué un redémarrage de sa vie.» Joëlle Kuntz

* «Queen Victoria in Switzerland», Peter Arengo-Jones, Robert Hale, Londres 1995. Avec

* Professeur à l'Institut de langue et littérature anglaises de l'Université de Neuchâtel, auteur de «La Suisse